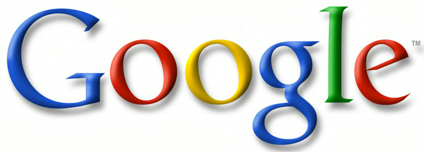
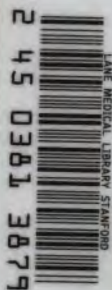




AL-FAKHRÎ

OIRE DU KHALIFAT ET DU VIZIRAT

DEPUIS LEURS ORIGINES

SQU'À LA CHUTE DU KHALIFAT 'ABBASIDE DE BAGDÂDH

(11-656 de l'hégire = 632-1258 de notre ère)

AVEC DES PROLÉGOMÈNES SUR LES PRINCIPES DU GOUVERNEMENT

PAR

IBN AṬ-ṬIKṬAKÂ

INTRODUCTION

PAR

HARTWIG DERENBOURG



PARIS
LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, EDITEUR
67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER

1895

INTRODUCTION

AU FAKHRÎ

D'IBN AṬ-ṬIKṬAḲÂ

PAR

Hartwig DERENBOURG



CHALON-SUR-SAONE, IMP. FRANÇAISE ET ORIENTALE DE L. MARCEAU

AL-FAKHRÎ

HISTOIRE DU KHALIFAT ET DU VIZIRAT

DEPUIS LEURS ORIGINES

JUSQU'À LA CHUTE DU KHALIFAT 'ABBASIDE DE BAGDÀDH

(11-656 de l'hégire = 632-1258 de notre ère)

AVEC DES PROLÉGOMÈNES SUR LES PRINCIPES DU GOUVERNEMENT

PAR

IBN AṬ-ṬIKṬAḲÂ

INTRODUCTION

PAR

HARTWIG DERENBOURG



PARIS

LIBRAIRIE EMILE BOUILLON, EDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER

1895

INTRODUCTION

Le mois de janvier 1302 fit endurer à la région de Mauṣil l'âpreté de l'hiver le plus rigoureux[1]. La Mésopotamie ne connaît en température que les extrêmes[2]. Pendant l'été, un soleil de plomb paralyse les volontés et affaisse les intelligences. Presque sans transition, l'hiver sévit, avec son climat de froid intense et de neiges continues. Les routes obstruées deviennent impraticables sous la couche épaisse qui s'y amoncelle librement, parfois à hauteur d'homme, souvent même à la hauteur des tentes dressées. Les montures restent en détresse, ne pouvant ni avancer, ni reculer. Le voyageur qui s'est imprudemment engagé dans une excursion téméraire et qui a fini par en surmonter les difficultés jusqu'à franchir l'enceinte d'une ville, s'y enferme avec délices, comme le naufragé ramené au port. Ce furent les tourmentes de neige, avalanches et gros flocons, par lesquelles se termina 1301 et commença 1302, qui contraignirent l'auteur du *Fakhrî* à ne point dépasser Mauṣil, tandis qu'il s'était proposé d'atteindre Tabrîz, la capitale de l'Adhrabîdjân. Quel avait été son point de départ? Il a oublié de nous le confier, mais nous pouvons conjecturer avec vraisemblance qu'il habitait Bagdâdh, dont il décrit avec complaisance la situation présente et les monuments tels qu'il les a vus[3]. S'il s'en est éloigné momentanément, c'est qu'il compte appuyer en personne quelque requête publique

1. Les mêmes phénomènes s'étaient produits en janvier 1301; voir Quatremère, *Histoire des sultans mamlouks*, II, II, p. 176. Ils arrêtèrent en janvier 1840 le médecin et explorateur anglais W. Ainsworth; voir de lui, *Travels and Researches*, II, p. 108; *Narrative of the Euphrates Expedition*, II, p. 313; cf. plus récemment Ed. Sachau, *Reise in Syrien und Mesopotamien* (Leipzig, 1883), p. 342 et 343.

2. Yâḳoût, *Mouʿdjam*, IV, p. 684, l. 3, au sujet de Mauṣil en particulier.

3. Texte arabe, p. 43-44, 317, 345, 444.

ou privée auprès du sultan des Mogols, Gâzân Khân Maḥmoûd, qu'il avait connu à Bagdâdh en djoumâdâ premier 698 (février 1299)[1], qui depuis lors avait fortifié Tabrîz[2], sa résidence de prédilection pendant sa vie, son lieu de repos après sa mort[3].

L'accident climatérique, qui avait malencontreusement arrêté en chemin notre voyageur et qui l'avait condamné à différer une entrevue souhaitée, est raconté par lui en ces termes, avec la résignation d'un musulman qui se soumet aux destins, avec le ton satisfait d'un courtisan qui ménage son nouveau protecteur, sans cesser de flatter la dynastie victorieuse (puisse Allâh répandre son bienfait et élever sa puissance![4]) :

« Lorsque le décret du destin m'eut imposé une halte à Mauṣil la Bossue[5], j'y séjournai, sans y être atteint ni par les averses, ni par les pluies fines. J'y étais entré, conformément à la parole du Tout-Puissant[6] : *Et il entra dans la ville, à un moment d'inattention de ses habitants*. Je m'étais décidé à y rester jusqu'à ce que la glace fondît et que mon manteau me pesât, sauf à me rendre ensuite à Tabrîz. Une fois installé à Mauṣil, j'appris de divers côtés, par plusieurs personnes intelligentes, qui ne s'étaient pas concertées, combien était éminent le mérite de son seigneur magnifique, le maître obéi, le roi glorifié, le plus distingué et le plus grand des rois, le plus noble et le plus longanime des arbitres, Fakhr al-milla wad-dîn... ʿÎsâ... fils d'Ibrâhîm..., l'arbitre par excellence... Or, les décrets d'Allâh combinèrent que mention serait faite de moi

1. Texte arabe, p. 43, combiné avec Quatremère, *Histoire des sultans mamlouks*, II, II, p. 132.

2. C Ritter, *Die Erdkunde*, IX, p. 853.

3. Ibn Baṭoûṭa, *Voyages*, II, p. 129.

4. Texte arabe, p. 190; cf. p. 449. Le passage traduit se trouve *ibid.*, p. 7-14. J'ai omis les hors-d'œuvre.

5. Mauṣil la Bossue (*al-ḥadbâ*) est ainsi nommée dans la souscription, p. 458; dans ʿImâd ad-Dîn Al-Kâtib, cité par Aboû Schâma, *Kitâb ar-rauḍatain*, I, p. 191, l. 7; dans Yâkoût, *Mouʿdjam*, II, p. 218, qui attribue cette épithète aux méandres et aux sinuosités du Tigre. Ibn Baṭoûṭa, *Voyages* (II, p. 135), appelle *Al-Ḥadbâ* la forteresse de Mauṣil. Actuellement, on y désigne ainsi le minaret penché de la grande mosquée; voir Sachau, *Reise*, p. 353.

6. *Coran*, XXVIII, 14, où il est question de Moïse, lors de son entrée dans la capitale de Pharaon.

devant lui et qu'on lui donnerait quelques détails à mon sujet. Les récits qui lui furent apportés firent entrevoir à la clairvoyance de son esprit et à la justesse de sa vive intelligence la réalité de ma situation, avant que nous nous fussions rencontrés. Il ordonna de m'introduire en sa présence auguste. Lorsque je fus admis devant lui, je fus stupéfait, en observant la distinction de son attitude; je fus charmé, en voyant de mes yeux la beauté de son extérieur et la grâce de sa démarche. »

I

L'AUTEUR

Le personnage, dont l'arrivée à Mauṣil avait fait sensation et que le « roi » de cette ville s'était empressé de mander à son audience, appartenait à la plus illustre famille de l'islamisme. C'était un « noble », un *scharîf*, dont les origines remontaient par une série non interrompue d'ascendants, presque tous des hommes considérables, à Al-Ḥasan, le fils aîné d'Ali. Voici son arbre généalogique complet : Moḥammad, fils de ʿAlî, fils de Moḥammad, fils de Ramaḍân, fils de ʿAlî, fils de ʿAbd Allâh, fils de Moufridj, fils de Moûsâ, fils de ʿAlî, fils d'Aboû Moḥammad Al-Ḳâsim ar-ra'îs, fils d'Aboû ʿAbd Allâh Moḥammad, fils d'Aboû Moḥammad Al-Ḳâsim Ar-Rassî, fils d'Ibrâhîm Ṭabâṭabâ, fils d'Aboû Ibrâhîm Ismâʿîl Ad-Dîbâdj, fils d'Aboû Ismâʿîl Ibrâhîm Al-Gamr, fils d'Al-Ḥasan, fils d'Al-Ḥasan, fils de ʿAlî, fils d'Aboû Ṭâlib, soit un total de dix-neuf générations jusqu'à l'oncle, de dix-huit jusqu'au gendre du Prophète[1]. Cette parenté est très résumée en tête de mon manuscrit A, qui porte seulement Ṣafî ad-Dîn Moḥammad, fils de ʿAlî, fils de Ṭabâṭabâ, connu sous l'appellation d'Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ[2].

1. Djamâl ad-Dîn Aḥmad ibn ʿAlî Ibn ʿInaba, l'Alide, descendant d'Al-Ḥasan, *ʿOumdat aṭ-ṭâlib fî nasab âl Abî Ṭâlib* (manuscrit 636 de l'ancien fonds arabe, aujourd'hui 2021 du fonds arabe de la Bibliothèque Nationale), fol. 51 r°, 94 v°, 95 r°, 102 v°, 104 r°, 107 v°, 108 r°.

2. Manuscrit 895 de l'ancien fonds arabe, aujourd'hui 2441 du fonds arabe de la Bibliothèque Nationale, fol. 1 r°.

Quant à mon manuscrit B, on y lit Ṣâfî ad-Dîn Moḥammad, fils de ʿAlî, fils de ʿAlî, Al-Ḥasanî, connu sous l'appellation d'Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ[1].

Je ne m'arrêterai qu'au père de l'auteur, le surintendant des Alides (*naḳîb an-nouḳabâ*), Tâdj ad-Dîn ʿAlî, fils de Moḥammad, fils de Ramaḍân, qui fut, lui aussi, appelé par ses contemporains Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ[2], « le Fils du tic tac ». Ce sobriquet, avec sa consonnance d'onomatopée, je ne l'ai retrouvé que dans la désignation du conspirateur schîʿite Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ, qui souleva les vagabonds de Bagdâdh en 444 de l'hégire[3] (1052-1053 de notre ère). Dans le langage populaire, ce mot signifie la légèreté de la parole, lorsqu'elle s'échappe en périodes sonores[4]. C'est à un proverbe local ou à une anecdote familiale que paraît avoir été emprunté le tic tac d'un moulin à paroles, auquel auraient été comparés, en leur qualité de causeurs toujours en mouvement, le père et le fils.

Quoi qu'il en soit[5], l'aîné des deux Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ « avait été favorisé par les destins au point qu'il avait acquis en biens, en immeubles et en terres une richesse qu'on ne peut presque pas compter. Parmi les aventures les plus étonnantes qui lui advinrent, je citerai, dit Ibn ʿInaba, la suivante: Au début de sa carrière, il avait multiplié les plantations dans les propriétés du domaine public, et il était alors percepteur principal (*ṣadr*) des districts de l'Euphrate[6]. Il avait mis en sûreté la part des récoltes qui lui était échue, dans une maison à lui, qu'il s'était bâtie, mais qu'il n'avait

1. Manuscrit 982 de l'ancien fonds arabe, aujourd'hui 2442 du fonds arabe de la Bibliothèque Nationale, fol. 1 r°.

2. Ibn ʿInaba, *ʿOumdat aṭ-ṭâlib*, dans W. Ahlwardt, *Elfachri* (Gotha, 1860), p. XVIII-XXI. Les détails qui suivent sont pour la plupart empruntés à cette notice, que M. Ahlwardt a publiée avec une excellente traduction allemande.

3. Ibn Al-Athîr, *Chronicon*, IX, p. 406; cf. Aboû 'l-Fidâ, *Annales*, IV, p. 143. L'édition Tornberg d'Ibn Al-Athîr porte sur le *yâ* final un *taschdîd*, que les éditeurs du Caire (IX, p. 205) ont bien fait d'omettre.

4. *Tâdj al-ʿaroûs*, VI, p. 424; Lane, *An Arabic-English Lexicon*, p. 1861 c.

5. M. Ahlwardt a proposé un rapprochement plus spirituel que juste entre Ṭabâṭabâ (طباطبا) et Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ (الطقطقى); cf. Ibn Khallikân, *Biographical Dictionary*, I, p. 115; Ahlwardt, *Elfachri*, p. XXII-XXIV.

6. La juridiction du percepteur principal s'étendait sans doute depuis la région d'Al-Anbâr, qui fait face à Bagdâdh, jusque, plus au nord, à Hît,

pas encore achevée. Son compte avec le Trésor s'étant réglé par un excédant en sa faveur, il lui était resté une provision considérable de denrées. La population souffrit alors d'une disette terrible. Le surintendant Tâdj ad-Dîn établit une taxe pour la vente des denrées. Lui-même en vendit contre argent d'abord, puis contre des objets de valeur égale, enfin contre des propriétés. On appelait proverbialement ce renchérissement le renchérissement d'Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ, et on le lui attribuait parce que, hors chez lui, il n'y avait plus chez personne rien à vendre.

« On perça une brèche dans un des murs de cette maison et l'on trouva les denrées empilées, les grains éparpillés. Tâdj ad-Dîn s'empressa, mais en vain, de les dissimuler. Les réserves ne tardèrent pas à s'épuiser, après une vente de courte durée, comme cela arrive d'ordinaire en pareille occurrence.

« L'autorité de Tâdj ad-Dîn grandit au point qu'il écrivit au sultan Abâḳâ, fils d'Hoûlâgoû, pour lui demander la révocation du directeur des finances (*ṣâḥib ad-dîwân*) ʿAṭâ Malik. Il avait pris un feuillet, sur lequel il avait inscrit: « Combien de fois devrai-je réveiller la prunelle d'un endormi, qui se remet à sommeiller après que je l'ai secoué? On dirait que tu es un petit enfant au berceau, qui dort plus ferme à mesure qu'on le remue. » La lettre du surintendant au sujet de ʿAṭâ Malik, aussitôt reçue, fut envoyée au frère de celui-ci[1]. Le directeur des finances prit alors ses mesures et, après avoir arrêté ses décisions, ordonna que des gens feraient irruption de nuit contre Tâdj ad-Dîn. Ils l'assaillirent et s'enfuirent dans un endroit où ils s'imaginaient être en sûreté et où le directeur des finances leur avait enjoint de se rendre. Aussitôt le directeur sortit, parvint à ce même endroit, fit empoigner ces hommes, ordonna leur mise à mort et confisqua à son profit les biens, les propriétés et les épargnes du surintendant. Le surintendant Tâdj ad-Dîn a laissé une postérité. »

ʿÂna, Rahba; cf. Ibn Al-Athîr, *Chronicon*, VIII, p. 85 (الفراتيّة بسواد بغداذ); A. von Kremer, *Culturgeschichte des Orients*, I, p. 346-447 et 368.

1. Ce frère, l'associé au pouvoir de ʿAṭâ Malik, son collaborateur partageant avec lui les fonctions et le titre de *ṣâḥib ad-dîwân*, est connu sous son surnom de Schams ad-Dîn.

Cette conspiration ne fut qu'un épisode des menées que Madjd al-Moulk, fils de Ṣafî ad-Dîn Al-ʿAdjamî, parvenu à Bagdâdh à la fin de 679 ou au commencement de 680 (entre mars et mai 1281), dirigea avec acharnement contre la puissance solidement établie des deux frères, ʿAlâ ad-Dîn ʿAṭâ Malik et Schams ad-Dîn, tous deux fils de Bahâ ad-Dîn Moḥammad, fils de Moḥammad Al-Djouwainî[1]. La mort violente du surintendant Tâdj ad-Dîn eut donc lieu dans la première moitié de 1281, deux années avant le moment où les souffrances morales et physiques abattirent l'instigateur de son meurtre, terrassé par une attaque d'apoplexie dans le canton d'Arrân, le 5 mars 1283[2]. Schams ad-Dîn ne tarda pas à être assassiné le 16 octobre 1285 par le sultan Argoûn, fils d'Abâḳâ, qui, par l'appât d'un sauf-conduit, l'avait attiré hors de sa prudente retraite[3].

Moḥammad, fils de ʿAlî, l'auteur du *Fakhrî*, avait à peine vingt ans, lorsque la fin tragique de son père dut lui inspirer des réflexions douloureuses sur l'avenir qui lui était réservé. Il recueillait, pour tout héritage paternel, la honte des exactions commises naguère par celui-là même qui était chargé de les réprimer, la crainte d'être soupçonné de complicité dans le complot avorté, enfin ce surnom d'Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ, qui n'avait pas été porté avec honneur par son devancier immédiat. La vie s'ouvrait pour lui avec des horizons tristes, s'il ne regardait pas en arrière dans le lointain vers les images vénérées de ses aïeux pour demander à leurs glorieuses mémoires l'oubli des misères présentes, s'il ne déployait pas assez d'énergie personnelle pour réparer l'édifice menacé de ruine par des actes, dont il était innocent, dont, par sa droiture irréprochable et par ses efforts constants, il parviendrait à dégager sa responsabilité.

1. Ibn Schâkir Al-Koutoubî, *Fawât bil-wafayât*, II, p. 35.

2. Quatremère, *Histoire des sultans mamlouks*, II, I, p. 58, où Al-Maḳrîzî rectifie la date erronée de la p. 50; Ch. Schefer, *Chrestomathie persane*, II, p. 145. La date de 683 (1284), donnée dans Ḥâdjî Khalîfa, *Lexicon bibliographicum*, II, p. 658, provient d'une confusion entre les deux frères.

3. Ibn Schâkir Al-Koutoubî, *loc. cit.*; Bar Hebræus dans J.-B. Chabot, *Vie du patriarche Mar Jabalaha III* (*Revue de l'Orient latin*, 1894, p. 74, note 2).

Né vers 1262, le scharîf Ṣafî ad-Dîn Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ[1] avait-il eu l'occasion de se rencontrer avec un aussi haut dignitaire que ʿAṭâ Malik, qui, avant les événements qui mirent entre eux une large tache de sang, avant son élévation à une sorte de vizirat, présidait depuis 1270 aux travaux publics, aux irrigations et à l'assainissement de Bagdâdh[2]? On a supposé que Schams ad-Dîn, frère de ʿAṭâ Malik, qui prit une part active à la restauration de la ville dévastée, aurait eu sous ses ordres Tâdj ad-Dîn, mais cela ne paraît rien moins que démontré[3]. Je ne crois pas non plus aux prétendues relations entre le jeune Ṣafî ad-Dîn et le puissant ʿAṭâ Malik. Des quatre passages, où le nom de ce dernier est cité dans le *Fakhrî*[4], deux sont des citations empruntées au *Djihân Kouschây*, « Histoire du conquérant du monde », par ʿAṭâ Malik; dans les deux autres, la rancune manie les traits acérés de l'ironie. L'ancien directeur des finances n'a pas su discerner l'ignorance d'un de ses familiers que, « pendant nombre d'années, il fréquentait en voyage, à la ville, dans des réunions sérieuses et badines ». D'un autre côté, comment ʿAṭâ Malik, avec son talent et sa supériorité, avec sa vaste lecture des histoires et des chroniques, est-il allé de gaieté de cœur se chercher un ancêtre tel qu'Al-Faḍl ibn Ar-Rabîʿ, une descendance qu'il faudrait cacher comme une tare, si, par malheur, l'on en était affligé? ʿAṭâ Malik, avant de rabaisser ainsi son origine, aurait dû s'informer auprès de quelque savant, au courant de ces matières. Et là-dessus, on s'est imaginé qu'Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ faisait allusion à lui-même[5] et se plaignait de n'avoir pas été consulté. Cette supposition me paraît invraisemblable, puisqu'à cette époque il n'aurait eu que l'autorité d'un adolescent. Ce fut l'homme mûr qui s'avisa plus tard de venger la mémoire de son père sur celui dont son père avait été la victime, ce fut l'Alide qui protesta contre la glorification imméritée de certains noms indignes de figurer dans aucune généalogie avouable.

1. Il est ainsi nommé par Ibn Schâkir, *Fawât bil-wafayât*, II, p. 19.
2. Waṣṣâf, *Geschichte Persiens*, herausg. von Hammer Purgstall, I (un.), p. 197; Ch. Schefer, *Chrestomathie persane*, II, p. 139.
3. Ahlwardt, *Elfachri*, p. XXIV.
4. Texte arabe, p. 22-23, 75, 148, 239-241.
5. Ahlwardt, *Elfachri*, p. XVII-XVIII.

Au milieu des cruelles pensées qui le hantaient, Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ se réfugiait, au delà de ses douleurs récentes, dans le souvenir de ses illustres ancêtres. La chute du khalifat sounnite lui semblait une réparation tardive accordée aux martyrs de sa race. Les Oumayyades n'avaient-ils pas eu à se reprocher les meurtres suc- c ssifs d'Ali et de ses deux fils Al-Ḥasan et Al-Ḥousain? Quant aux ʿAbbasides, leur usurpation n'avait-t-elle pas substitué les descendants de ʿAbbâs à ceux de son frère Aboû Ṭâlib, le père d'Ali? La victoire récente des Mogols, la prise de Bagdâdh par Hoûlâgoû le 5 février 1258, l'effondrement du vieux monde musulman, les espérances éveillées à l'aurore d'une ère nouvelle avaient répandu parmi les schîʿites des impressions encore dans leur fraîcheur, dont son enfance fut caressée. Il demande à ne pas être interrogé sur les massacres, les pillages et les mutilations qui souillèrent la victoire des hordes conduites à l'assaut de Bagdâdh par le général Bâdjoû[1], mais il éprouve une admiration juvénile pour Hoûlâgoû, malgré les excès de ses soldats : on lui a vanté, d'une part sa vigilance et sa préoccupation constante de compléter ses préparatifs de guerre[2], d'autre part la vigueur de sa parole, son esprit d'équité, enfin son ardeur inexorable pour effacer les derniers vestiges de la domination ʿAbbaside dans les cœurs et jusque dans les costumes de ses sujets[3]. Quant à Abâḳâ, fils de Hoûlâgoû, qui lui succéda en 1265, il n'eut pas les sympathies d'Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ, qui ne lui pardonna pas d'avoir sacrifié son père Tâdj ad-Dîn aux ressentiments de ʿAṭâ Malik. Il ne mentionne de ce sultan que sa participation à une partie de chasse, sans lui accorder aucune formule d'éloge[4], et la nouvelle de sa mort annoncée à Bagdâdh par un passant invisible, sans ajouter aucune formule de regret[5]. Ses successeurs ne sont point nommés individuellement, mais Gâzân, sous le règne duquel Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ vivait et écrivait, est appelé « le sultan de l'époque présente, puisse Allâh affermir les fondements de sa dynastie et

1. Texte arabe, p. 454-455.
2. *Ibid.*, p. 65 et 451.
3. *Ibid.*, p. 190-191 et 458.
4. *Ibid.*, p. 74-75.
5. *Ibid.*, p. 86.

répandre à l'Orient et à l'Occident l'ombre de sa justice! » Son attachement à la « dynastie conquérante » la lui fait considérer dans son ensemble comme un bienfait d'Allâh[1]. Non seulement, mieux que toute autre dynastie, elle avait su faire respecter son autorité par les troupes et par les sujets[2], mais encore elle avait favorisé tous les ordres de sciences, toutes les catégories de savants[3].

Pour qu'Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ se fût ainsi enthousiasmé pour les sultans Mogols, il fallait qu'il eût été à même, non seulement d'apprécier leur puissance et leur esprit éclairé, mais encore d'éprouver leur bienveillance et de recevoir leurs encouragements. Bien que nous ne possédions de sa biographie que les bribes qu'il nous en a conservées lui-même à l'occasion et incidemment, il paraît avoir regagné la situation sociale que son père avait perdue, et avoir obtenu, comme prix de son concours et de son influence, qu'on lui restituât les biens confisqués au fonctionnaire prévaricateur. Ce succès moral et matériel qu'il avait remporté, ressort de l'en-tête du manuscrit B[4], où il est appelé : « Le *sayyid*, c'est-à-dire le descendant d'Al-Ḥasan[5], le très illustre, l'unique, le considéré, le noblement apparenté, le très savant, le parfait généalogiste, le surintendant des Alides, le chef (*sayyid*) des hommes les plus éminents *ṣafî al-ḥaḳḳ wal-milla wad-dîn*, « le pur en mérite, foi et culte », cette dernière épithète étant un développement de son surnom honorifique Ṣafî ad-Dîn. Dans cette nomenclature, je ferai surtout remarquer que notre personnage avait su reconquérir à Bagdâdh la surintendance des Alides, poste de confiance dévolu dans chaque ville importante au plus estimé entre les scharifs.

Les fréquentations d'Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ, autant que nous sommes renseignés sur ses interlocuteurs, indiquent aussi qu'il occupait un rang élevé dans la société. Si son âge et les événements l'ont tenu à distance de ʿAṭâ Malik Al-Djouwainî, par contre il a été en

1. Texte arabe, p. 43.
2. *Ibid.*, p. 36.
3. *Ibid.*, p. 23.
4. Manuscrit 2442 de la Bibliothèque Nationale, fol. 1 r°. Ce texte est donné plus loin.
5. Snouck Hurgronje, *Mekka*, I, p. 57.

relation avec nombre de ses contemporains, parmi lesquels il a cité les suivants :

1° Scharaf ad-Dîn Aboû 'l-Ḳâsim ʿAlî [1], fils du dernier vizir des ʿAbbasides Mou'ayyad ad-Dîn Aboû Ṭâlib Moḥammad, fils d'Aḥmad, Ibn Al-ʿAlḳamî [2] avait eu avec Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ une conversation toute littéraire, qui roula sur la riche bibliothèque de dix mille volumes précieux, que le vizir avait formée, sur les ouvrages composés à son instigation, le *ʿOubâb*, dictionnaire arabe, par Aṣ-Ṣagânî [3], le commentaire en vingt volumes, consacré par ʿIzz ad-Dîn ʿAbd al-Ḥamîd, fils d'Aboû 'l-Ḥadîd au traité de rhétorique intitulé *Nahdj albalâga* [4], enfin sur les panégyriques que les plus grands poètes, entre autre Kamâl ad-Dîn Ibn Al-Boûḳî, rédigeaient en son honneur. Scharaf ad-Dîn était mort avant 1302.

2° Un cousin de Scharaf ad-Dîn ʿAlî, Kamâl ad-Dîn Aḥmad Ibn Aḍ-Ḍaḥḥâk, fils de la sœur du vizir Mou'ayyad ad-Dîn Ibn Al-ʿAlḳamî [5], a été le narrateur de quelques épisodes dont il fut témoin, lors de la prise de Bagdâdh par le sultan Hoûlâgoû.

3° Ṣafî ad-Dîn ʿAbd al-Mou'min, fils de Fâkhir, Al-Ourmawî [6], l'un des familiers et des conseillers intimes d'Al-Moustaʿṣim Billâh, conservateur avec Ṣadr ad-Dîn ʿAlî Ibn An-Nayyâr d'une bibliothèque que le dernier khalife ʿAbbaside avait fondée à la fin de son règne, littérateur fécond et varié, avait, comme Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ [7], un goût prononcé pour les livres et a dû, dans sa longue vie, être recherché par lui comme un conseiller, comme un maître, comme un compagnon instructif et aimable. Des deux entretiens, dont la trace nous a été conservée, l'un est relatif à une chasse d'Al-Moustaʿsim qui aurait capturé un âne sauvage vieux de cinq siècles, l'autre relate une scène qui eut pour théâtre la bibliothèque, pour

1. Texte arabe, p. 456.
2. D'après Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ (*ibid.*, p. 458), Ibn Al-ʿAlḳamî mourut en djoumâdâ Ier 656 (mai 1258), tandis qu'Ibn Schâkir Al-Koutoubî (*Fawât bil-wafayât*, II, p. 152), place sa mort au commencement de 657 (janvier 1259).
3. Ḥâdji Khalifa, *Lexicon bibliographicum*, IV, p. 179, n° 8032.
4. Id., *ibid.*, VI, p. 407, n° 14114.
5. Texte arabe, p. 457-458.
6. *Ibid.*, p. 74, 449-451.
7. *Ibid.*, p. 4-5.

héros le khalife. Ce polygraphe, un second Pythagore, excellait dans les sciences les plus diverses, la langue arabe, la poésie, l'art du style épistolaire, l'histoire, la controverse religieuse, la musique[1] et la calligraphie. Ibn Aṭ-Ṭikṭaḳâ le vit sans doute à Tabrîz, où ʿAbd al-Mou'min séjournait en 689 de l'hégire (1290 de notre ère). Il nous apprend que ʿAbd al-Mou'min, arrêté pour une dette de trois cents dînârs, mourut en prison le 18 ṣafar 693 (18 janvier 1294)[2].

4° Falak ad-Dîn Moḥammad, fils d'Aidamir[3], a pris part à la défense de Bagdâdh contre l'invasion des Tatares et raconte ce qui lui est advenu, alors qu'il était l'un des chefs de l'armée commandée par Moudjâhid ad-Dîn Aibak, surnommé *ad-dawîdâr aṣ-ṣaguîr*, « le petit secrétaire ».

5° Naṣr Al-Moulayyisî Al-Ḥabaschî[4] avait, pendant sa jeunesse, servi le khalife Al-Moustaʿṣim Billâh, pour se soumettre ensuite loyalement au sultan Hoûlâgoû, pour adopter le costume en usage à la cour des Mogols.

6° Djamâl ad-Dîn ʿAlî, fils de Moḥammad, Ad-Dastadjirdânî[5], avait entretenu une correspondance avec Ibn Aṭ-Ṭikṭaḳâ, qui accepte de lui une leçon, se fait rendre la lettre qu'il lui avait adressée naguère et a conservé jusqu'à maintenant les deux épîtres, « de mon écriture, dit-il, et de la sienne (qu'Allâh l'ait en pitié!) ».

7° Le « roi » Imâm ad-Dîn Yaḥyâ Ibn Al-Iftikhârî[6] a rappelé la

1. M. le baron Carra de Vaux a analysé et commenté son *Traité des rapports musicaux* dans le *Journal asiatique* de 1891, II, p. 279-355. En dehors du manuscrit utilisé par M. le baron Carra de Vaux, coté 2479 du fonds arabe, la Bibliothèque Nationale possède deux autres exemplaires sous les numéros 4867 et 5070.

2. Le passage d'Ibn Aṭ-Ṭikṭaḳâ se trouve à la fin de la notice sur Ṣafî ad-Dîn ʿAbd al-Mou'min, contenue dans Ibn Schâkir Al-Koutoubi, *Fawât bil-wafayât*, II, p. 18-19. Sur ʿAbd al-Mou'min, voir aussi Waṣṣâf, *Geschichte Persiens*, dans Ahlwardt, *Elfachri*, p. xvi-xvii.

3. Texte arabe, p. 111-112.

4. *Ibid.*, p. 191.

5. *Ibid.*, p. 50-51.

6. *Ibid.*, p. 40. Imâm ad-Dîn semble avoir été un surnom honorifique porté surtout à Ḳazwin; voir Quatremère, *Histoire des sultans mamlouks*, II, ii, p. 173.

situation troublée qui forçait les habitants de Ḳazwîn à enfouir chaque nuit dans des cachettes profondes leurs richesses pour les soustraire aux entreprises des brigands, jusqu'au moment où l'ordre eut été rétabli par Schams ad-Dîn, ḳâḍî de Ḳazwîn, appuyé sur l'armée d'Ouktây, fils de Djinkizkhân[1].

8° L'émir Fakhr ad-Dîn Bougdî, petit-fils de Ḳaschtimour[2], raconte à Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ une partie de chasse de son grand-père, où l'on prit, entre autre gibier, un nain monstrueux. Amené devant le khalife An-Nâṣir li-dîn Allâh, il fut relâché, sur l'ordre du khalife, par Ḳaschtimour, l'un de ses mamloûks[3].

9° Le professeur à la Moustanṣiriyya de Bagdâdh, le chef des Schâfi'ites de cette ville, Djamâl ad-Dîn 'Abd Allâh Ibn Al-'Âḳoûlî[4], s'entretint avec Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ au commencement de 698 de l'hégire[5] (fin de 1298 de notre ère), lorsque le sultan Gâzân entra dans cette école de droit, fondée par le khalife Al-Moustanṣir Billâh en 631 (1233-1234[6]), pour la visiter et pour y satisfaire sa curiosité. « Le monument, dit Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ, avait été décoré pour la circonstance et les professeurs s'étaient assis sur leurs sièges, ayant devant eux les docteurs et tenant dans leurs mains les fascicules du Coran, dans lesquels ils lisaient. Or, il advint que le cortège du sultan passa d'abord devant la secte schâfi'ite, dont l'enseignement appartenait au schaikh Djamâl ad-Dîn 'Abd Allâh Ibn Al-'Âḳoûlî... A la vue du sultan, les Schâfi'ites se levèrent d'un même mouvement. Le sultan dit alors au susdit professeur : « Comment a-t-il été licite que vous vous leviez en mon honneur et que vous délaissiez ainsi la parole d'Allâh ? » Le schaikh répondit par des paroles qui n'obtinrent pas l'approbation de Sa Majesté Sultanienne... Peu de temps après, 'Abd Allâh me raconta les termes de la question et

1. Ce prince est appelé seulement ici le *ḳân*; voir le texte arabe, p. 29 et 30.
2. *Ibid.*, p. 77-78.
3. Ibn Al-Athîr, *Chronicon*, XII, p. 170, 183, 248, 277.
4. Texte arabe, p. 43-44. L'adjectif relatif Al-'Âḳoûlî rapporte, comme son origine, Dair al-'Âḳoûl, à quinze parasanges de Bagdâdh.
5. Quatremère, *Histoire des sultans mamlouks*, II, II, p. 132.
6. Wüstenfeld, *Die Academien der Araber*, p. 29, d'après lequel Ibn Al-'Âḳoûlî, serait né à Wâsiṭ en radjab 638 (janvier 1241) et serait mort à Bagdâdh en schawwâl 728 (août 1328), après quarante ans d'enseignement et soixante-et-onze ans de magistrature en qualité de juge.

de sa réponse. Quant à la question, elle est conforme à ce que j'ai rapporté. Pour ce qui est de la réponse, je l'ai oubliée, mais je me rappelle lui avoir dit : « On aurait pu répondre à cette question : Certes notre abandon du Livre sacré, tandis qu'il est dans nos mains, pour vaquer à une autre occupation, ne nous a pas été interdit dans notre loi et nous n'avons commis en cela aucun péché. J'ajouterai que ce Livre sacré, que nous avons délaissé pour nous lever devant le sultan, nous prescrit d'honorer nos sultans. »

Cette liste, assurément très incomplète, des personnes en relation avec Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ comprend tous ceux qu'il nous a fait connaître. Dans un récit de chasse il fait allusion à un homme distingué de Bagdâdh, mais sans le nommer. Celui-ci ne fait entendre qu'un écho de ce qui lui avait été rapporté au sujet du sultan Abâḳâ par Moḥammad ibn Ṣâliḥ, le fauconnier[1].

Les dates sont encore plus rares que les noms d'amis vivants dans le livre d'Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ. Il s'était trouvé à Bagdâdh en même temps que le sultan Gâzân, à la fin de 1298. L'année précédente, il avait visité à Marâga le tombeau d'Al-Moustarschid Billâh, « avec sa magnifique voûte[2] ». Bagdâdh était, si je ne m'abuse, le quartier général d'Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ[3] ; mais il se déplaçait volontiers. Nous ne savons seulement pas à quelle époque de sa vie, antérieurement à décembre 1301, il se rendit aux environs de Koûfa, pour faire ses dévotions sur la tombe d'Ali[4], à Al-Baṣra, où il visita le tombeau vénéré de Ṭalḥa ibn 'Oubaid Allâh, dans une chapelle, asile inviolable ouvert à quiconque avait peur ou était poursuivi[5] ; à Irbil si déchue de son importance sous les Mogols[6] ; à Ispahan probablement, où il aurait vu le tombeau du khalife Ar-Râschid[7]. La plus récente de ses excursions, dont nous soyons informés, c'est son voyage projeté à Tabrîz, c'est son arrêt forcé à Mauṣil dans les derniers jours de l'année 1301.

1. Texte arabe, p. 74.
2. *Ibid.*, p. 408.
3. Plus haut, p. 1.
4. Texte arabe, p. 141.
5. *Ibid.*, p. 122.
6. *Ibid.*, p. 41-42.
7. *Ibid.*, p. 416.

L'unité de cette vie, sur laquelle nous n'avons que des données fragmentaires, c'est la fierté d'un Alide, s'enveloppant dans l'orgueil de sa noblesse comme dans un manteau d'honneur[1]. Cet attachement au passé lui fit pousser jusqu'au scrupule la résolution de continuer, après une exception dont il avait souffert, la tradition des vertus héréditaires de sa famille. Les autres enfants de Tâdj ad-Dîn conformèrent-ils leur conduite à celle de leur père ou à celle de leur frère? La question peut être posée, mais non résolue.

Ce qui nous échappe encore, c'est la notion de l'année où mourut Ṣafî ad-Dîn Moḥammad, fils de ʿAlî, surnommé Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ [2].

II

L'ŒUVRE

La tourmente de neige, qui s'était déchaînée sur la région de Mauṣil et qui avait bloqué dans cette ville le voyageur résigné à attendre une température moins rigoureuse et des routes mieux déblayées, eut pour résultat heureux de lui mettre le *ḳalam* dans les mains et de lui faire employer ses loisirs forcés à la composition

1. Un lecteur grincheux s'est indigné qu'Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ eût parlé irrévérencieusement des trois premiers khalifes et a flairé en lui l'hérésie des Râfiḍites. Je n'ai remarqué que la prédilection de l'auteur pour Alî, trait commun à tous les schîʿites, mais sans que les deux schaikhs Aboû Bekr et ʿOmar fussent « récusés » ou jugés avec malveillance, selon les doctrines des Râfiḍites; cf. Ibn Khaldoûn, *Prolégomènes*, II, p. 403. La note du lecteur a été publiée par Sacy, *Chrestomathie arabe* (2e éd.), I, p. 33.

2. Le P. L. Cheikho S. J. (*Madjânî al-adab*, VII, p. 12) a donné comme date 709 de l'hégire (1310 de notre ère), mais sans indiquer l'origine de ce renseignement. Il m'est d'autant plus suspect, malgré la vraisemblance de la date supposée, qu'il fait partie d'une notice sur « Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ, c'est-à-dire Moḥammad Tâdj ad-Dîn ibn ʿAlî Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ Al-Fakhrî Ar-Râzî ». A cet énoncé on reconnait une triple confusion : entre le père de l'auteur et l'auteur, entre l'auteur et le titre de son livre, entre l'auteur enfin et Fakhr ad-Dîn Ar-Râzî. Or, celui-ci mourut en 1210 de notre ère. De là probablement l'erreur, issue d'une notice littéraire exacte en elle-même, mal interprétée par celui qui l'a utilisée.

d'un livre. La genèse de cette conception est relatée par Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ lui-même, reconnaissant et charmé de l'accueil que lui avait ménagé le « roi » de Mauṣil, Fakhr ad-Dîn ʿÎsâ, fils d'Ibrâhîm. « Ce prince, dit-il[1], multiplia assez les marques de sa faveur pour implanter en moi son affection, pour en recueillir éloges et gloire. En conséquence, je conçus le projet de servir sa seigneurie par la composition de ce livre qui me rappellerait son souvenir, qui lui rappellerait le mien, qui le ferait penser à moi, lorsque j'aurais disparu de son haut voisinage, lorsque je me serais séparé de sa large cour. Et ceci est un livre, dans lequel j'ai mentionné les vicissitudes des dynasties et les événements de la royauté, dans lequel j'ai fait connaître les détails qui m'ont semblé piquants dans la conduite des rois les plus distingués, ceux que j'ai examinés dans les biographies des khalifes et des vizirs.

« J'ai divisé mon ouvrage en deux sections. La première est consacrée aux choses sultaniennes, aux directions politiques royales et aux qualités par lesquelles le roi se distingue du peuple, aux bonnes que l'on doit trouver chez lui et aux mauvaises dont il doit être dépourvu, aux devoirs de ses sujets envers lui, à ses devoirs envers eux, et j'ai incrusté dans cet exposé les versets du Coran, les traditions du Prophète, les récits piquants et les vers exquis. Dans la seconde section, j'ai parlé de chaque dynastie, l'une après l'autre, entre les dynasties les plus connues, celles dont l'autorité a été reconnue en général, dont les belles actions ont été parfaites. J'ai commencé par la dynastie des quatre, Aboû Bekr, ʿOmar, ʿOthmân et Ali (qu'Allâh soit satisfait d'eux[2]!) dans l'ordre de leur succession. Viennent ensuite : la dynastie à laquelle elle transmit la royauté, celle des Oumayyades, puis celle qui recueillit leur royauté, les ʿAbbasides. Enfin j'ai abrégé ce qui concerne les dynasties abritées dans les plis des grandes, comme celle des Boûyides, celle des Seldjoûḳides, celle des Fâṭimides en Égypte, toutes trois dépendantes des ʿAbbasides, toutes trois n'ayant jamais eu leur autorité reconnue

1. Texte arabe, p. 14-16.

2. Cette formule est précisément celle que l'auteur de la réflexion citée p. 14, note 1, prétend exclue du *Fakhrî*, lorsqu'il y est parlé des quatre premiers khalifes, excepté Ali. La même formule est précisément appliquée à Aboû Bekr et ʿOmar, les deux prétendus « récusés », dans le texte arabe, p. 105.

de tous. Je parlerai de chaque dynastie séparément d'après les résultats auxquels est parvenu mon esprit sur son attitude générale, grâce à ce que m'a suggéré l'étude des biographies et des chroniques. »

Ibn Aṭ-Ṭikṭakâ promet de passer en revue, non seulement tous les « rois » de la dynastie ʿAbbaside, mais encore leurs vizirs : « Après chaque roi, dit-il[1], je mentionnerai ses vizirs l'un après l'autre et les histoires curieuses de ce qui leur advint. Ensuite, lorsque le temps du roi et de ses vizirs sera terminé, j'aborderai le règne suivant, ses événements et les carrières de ses vizirs. Et ainsi de suite jusqu'à la fin de la dynastie ʿAbbaside. »

Ce manuel de politique et d'histoire musulmanes, commencé en djoumâdâ second de l'année 701 (février 1302), terminé le 5 schawwâl de la même année[2] (3 juin 1302), fut dédié par Ibn Aṭ-Ṭikṭakâ au prince qui l'avait mandé, admis, recherché et honoré. Bien plus, l'écrivain, pour rappeler son souvenir d'une manière durable à son bienfaiteur et pour rendre publique l'expression de sa reconnaissance, intitula son livre *Al-Fakhrî*, « le Livre de Fakhr ad-Dîn », en désignant par ce titre quel avait été l'instigateur, quel était le destinataire de sa composition nouvelle. *Al-Fakhrî* ne contient donc point, comme on l'a présumé et comme on l'a souvent répété, une indication sur l'auteur qui se serait nommé Fakhr ad-Dîn[3], et même, au témoignage d'un lecteur, Fakhr ad-Dîn Ar-Râzî[4].

1. Texte arabe, p. 16.
2. *Ibid.*, p. 458.
3. Sacy, *Chrestomathie arabe* (2e éd.), I, p. 30-31, a fait école ; voir encore récemment Bollig, *Chrestomathia arabica* (Roma, 1882), p. 77; Marcel Devic, *Le pays des Zendjs* (Paris, 1883), p. 162 et 165 ; le P. L. Cheikho S. J., *Madjânî al-adab*, VII (Beyrouth, 1886), p. 12; Henri Lammens S. J., *Le Chantre des Omiades*, dans le *Journal asiatique* de 1894, II, p. 133, n. 1; 158, n. 2, et *passim*, tandis que, p. 139, n. 4, le biographe dit justement « le Fakhrî ».
4. Confusion voulue avec l'illustre médecin et philosophe Fakhr ad-Dîn de Rayy, mort à Hérat le 28 avril 1210; voir Wüstenfeld, *Geschichte der Arabischen Aertzte und Naturforscher*, p. 111-116; Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, II, p. 20-22 ; plus haut, p. 14, note 2. Je m'étonne que Noël Desvergers, malgré son flair, ait adopté cette identification de mauvais aloi; voir *Arabie*, p. 228, 346, 376, etc.

Quant au roi de Mauṣil, Fakhr ad-Dîn ʿÎsâ ibn Ibrâhîm, qui accepta cette dédicace flatteuse, il n'était pas un chrétien, ainsi que l'ont affirmé à tort les compilateurs qui préparèrent l'*Histoire des Mongols* de Raschîd ad-Dîn[1], mais un musulman, un fidèle serviteur d'Allâh, comme le prouvent l'allure et les formules du panégyrique contenu dans la préface du *Fakhrî*[2]. Raschîd ad-Dîn prétend que des cris de délivrance furent poussés jusqu'au septième ciel en 702 de l'hégire (1302-1303 de notre ère) par les habitants de Mauṣil, attendu que, par la mort de Fakhr ad-Dîn ʿÎsâ, ils auraient échappé à sa méchanceté et à sa tyrannie. La date seule paraît authentique. Car le prince chrétien, qu'ils envoyaient dans l'enfer, était sans conteste le même que le roi musulman dont Ibn Aṭ-Ṭikṭaḳâ se glorifiait d'avoir obtenu la protection et la sympathie, que celui dont il disait avec admiration[3]: « Toutes les distinctions et tous les mérites dont il a été question dans ces feuillets, Allâh le Très-Haut en a gratifié pleinement le lot du maître, du roi éminent; puisse Allâh le Très-Haut veiller sur lui par tous les genres de ses bienfaits et lui faire atteindre les points extrêmes de la félicité et de l'assistance qu'il accorde, après qu'il l'a dirigé par sa sollicitude empressée vers les plus belles dispositions naturelles, et que, par sa bienveillance cachée, il lui a donné la prééminence sur la plupart des nations! »

Le royaume de Mauṣil, ainsi désigné par le voyageur Marco Polo qui écrivait en 1298[4], avait été conquis par les Mogols en juillet 1262[5]. Le titre de « roi » avait été revendiqué par Badr ad-Dîn Lou'lou' et par son fils Ismâʿîl[6], les deux derniers souverains

1. Raschîd ad-Dîn (manuscrit persan 68 A de la Bibliothèque Nationale), dans Baron d'Ohsson, *Histoire des Mongols*, IV, p. 328, n. 1. Le texte a été publié et traduit par Cherbonneau, dans le *Journal asiatique* de 1846, I, p. 298.

2. Texte arabe, p. 8-9.

3. *Ibid.*, p. 101.

4. Marco Polo, *Travels*, edited by Yule (2ᵉ ed.), I, p. 48; cf. p. 62.

5. Raschîd ad-Dîn, *Histoire des Mongols*, trad. Quatremère, p. 389.

6. Lou'lou' s'était fait appeler *al-malik ar-raḥîm* « le roi compatissant »; Ismâʿîl *al-malik aṣ-ṣâliḥ* « le roi vertueux ». Ismâʿîl n'est pas cité dans le *Fakhrî;* pour Lou'lou', voir le texte arabe, p. 7, 22, 65, etc.

indépendants de Mauṣil. L'étiquette modeste d'*atâbeks*[1] « régents » avait suffi à la dynastie qui, avant eux, détint le pouvoir, sous la suzeraineté des Seldjoûḳides, de 1127 à 1222[2]. Les Mogols ne refusèrent point le hochet d'une royauté nominale à la vanité des gouverneurs qu'ils nommèrent à Mauṣil, qui furent investis par le sultan et qui lui payèrent tribut[3]. C'étaient des rois de carrière, recevant de l'avancement, susceptibles d'être déplacés de ville en ville[4] ou révoqués. Les états de service de notre Fakhr ad-Dîn l'avaient conduit, si mon identification est juste, dans plusieurs capitales de districts. A la fin de septembre 1282, le sultan Argoûn reçut à Rayy le *malik* Fakhr ad-Dîn et lui conféra le gouvernement du pays[5]. Le 29 janvier 1284, le *malik* Fakhr ad-Dîn vint de Rayy, chargé par Argoûn de distribuer aux troupes victorieuses argent, armes et vêtements[6]. En 1297, le *malik* Fakhr ad-Dîn, gouverneur de Hérat, préside à la défense de cette place assiégée par Khoṭlokh-Schâh[7]. Enfin, ce même Fakhr ad-Dîn est devenu seigneur de Mauṣil, au moment où, en janvier 1301, Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ est appelé à sa cour, comme un hôte désiré par un « roi », protecteur des lettres et des lettrés. La royauté est devenue inséparable de ce gouverneur, à travers toutes les étapes, par lesquelles le font passer les caprices de ses supérieurs. Aussi ne devons-nous pas nous étonner qu'un exemplaire substitue le titre d'Histoire royale (*At-Ta'khîr al-malakî*[8] « le Livre du *malik* ») à celui d'*Al-Fakhrî* « le Livre de Fakhr ad-Dîn ». Il n'y a point là de différence

1. Quatremère, *Histoire des sultans mamlouks*, I, I, p. 2-3.
2. Les deux Mas'oûd seuls, dans la période de décadence, furent appelés *al-malik al-ḳâhir* « le roi puissant ». Sur cette dynastie, voir Ibn Al-Athîr, *Histoire des atabeks de Mosul*, tome II, II, des *Historiens orientaux des Croisades*.
3. Texte arabe, p. 42.
4. « Un roi de ville », *ibid.*, p. 17.
5. Hammer, *Geschichte der Ilschane*, I, p. 343; Howorth, *History of the Mongols*, III, p. 297. Ibn 'Inaba (ms. cité, fol. 156 r°) mentionne « les surintendants des Alides et les rois de Rayy » (نقباء الرىّ وملوكها).
6. Hammer, *ibid.*, I, p. 347; Howorth, *ibid.*, III, p. 301.
7. Raschîd ad-Dîn, dans d'Ohsson, *Histoire des Mongols*, IV, p. 188-190; cf. *Revue de l'Orient latin*, II, p. 245.
8. Manuscrit 2442, fol. 57 r°; cf. p. 100 du texte arabe, note 1.

essentielle; c'est, à proprement parler, une variante, une alternative de synonymes.

Je n'enregistre que pour mémoire la note d'un possesseur ayant éprouvé le besoin de nous informer que le livre intitulé: « Les mérites des sultans » (*al-âdâb as-soulṭâniyya*) lui aurait appartenu. Le sens du mot *Al-Fakhrî* lui ayant échappé, il avait pris pour le titre lui-même l'indication du sujet traité, telle qu'elle est fournie par l'en-tête, et M. de Sacy s'était laissé égarer à sa suite[1]. Que dire du trafiquant peu scrupuleux qui, pour assurer la vente de sa marchandise, a inscrit sur une page maladroitement collée au-dessus du frontispice: « Livre intitulé : L'histoire des dynasties, par Fakhr ad-Dîn Ar-Râzî[2] ? »

Le *Fakhrî*, comme l'auteur a dénommé en réalité l'ouvrage qu'il avait composé pour Fakhr ad-Dîn, n'est pas le seul ouvrage de la littérature arabe que l'on ait ainsi présenté au monde musulman, en se réclamant d'un prince.

Si le Traité d'algèbre, autre *Al-Fakhrî*, savamment commenté par Franz Wœpke, l'ami de Taine[3], est l'œuvre d'un Fakhr ad-Dîn[4], son titre rappelle surtout qu'il a été rédigé spécialement pour le vizir des Boûyides Fakhr al-Moulk[5]. *Al-Malakî*, qui se trouve concurremment avec *Al-Fakhrî* pour désigner l'Abrégé historique d'Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ, est aussi employé avec *Al-ʿAḍoudî* pour désigner le « Traité parfait de l'art médical », publié par le

1. Manuscrit 2441, fol. 308 r°; Sacy, *Chrestomathie arabe* (2e éd.), I, p. 33; Texte arabe, p. 1; Slane, *Catalogue des manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale*, p. 427-428.

2. Manuscrit arabe 2441, fol. 1 r°; Sacy, *Chrestomathie arabe* (2e éd.), I, p. 30; cf. plus haut, p. 14, note 2; p. 16, note 4.

3. *Extrait du Fakhri*, Paris, 1853. L'homme, l'arabisant, l'orientaliste et le mathématicien qu'était Wœpke ont été caractérisés par Taine dans ses *Nouveaux Essais de critique et d'histoire*, p. 385-394; cf. le discours de réception prononcé par M. Albert Sorel, à l'Académie française, le 7 février 1895, p. 8 de l'édition in-4°.

4. Ḥâdjî Khalîfa, *Lexicon bibliographicum*, IV, p. 388, n° 8941.

5. Ibn Khallikân, *Biographical Dictionary*, III, p. 279; Slane, *Catalogue*, p. 434, n° 2459. Le recueil mystique persan *Fakhrî Nâméh* n'est ni écrit, ni inspiré par un Fakhr ad-Dîn; voir Flügel, *Die arabischen, persischen und türkischen Handschriften der K. K. Hofbibliothek zu Wien*, I, p. 498-500.

descendant des mages (*al-madjoûsî*) ʿAlî ibn ʿAbbâs sous les auspices du « roi » Boûyide ʿAḍoud ad-Daula[1]. Ibn Aṭ-Ṭikṭakâ s'est probablement modelé dans le choix de son titre sur l'un de ses livres de prédilection : « *Al-Yamînî*, par Al-ʿOutbî, ouvrage que son auteur a fait pour Yamîn ad-Daula Maḥmoûd, fils de Soubouktakîn[2]. » Sans prétendre épuiser les exemples qui confirment la solution donnée à ce problème d'histoire littéraire, je citerai encore la Pharmacopée dite *Al-ʿÂdilî*, parce qu'elle a été composée sous le patronage d'un prince surnommé Al-ʿÂdil et descendant d'Al-Malik Al-ʿÂdil Moḥammad l'Ayyoûbite, frère de Saladin[3].

Fakhr ad-Dîn ʿÎsâ ne se contenta point d'offrir l'hospitalité à l'historien des khalifes qui allait immortaliser son nom, il le munit des instruments de travail indispensables à l'exécution du programme, sur lequel le roi et son protégé s'étaient mis d'accord. Le palais du gouvernement, l'école Aṭâbakiyya et les mosquées de Mauṣil contenaient sans doute des bibliothèques abondamment pourvues. Ibn Aṭ-Ṭikṭakâ fut admis à consulter ces livres, à fréquenter « ces compagnons sans hypocrisie, sans ennui, qui ne reprochent pas les injustices, qui ne trahissent pas les secrets[4] ». Bien que décidé à écrire une œuvre personnelle, sans grand appareil d'érudition, il ne refusa pas de puiser aux sources[5] pour combler les lacunes de sa mémoire. Il se résigna à ce sacrifice, sans se laisser asservir par ses lectures. Le plagiat lui répugnait, ses partis pris littéraires n'étant pas moins intraitables que ses tendances historiques. Il étale les uns et les autres avec une franchise inflexible. Son culte de la vérité, soustraite à la tyrannie de la passion[6], est de sa part une illusion généreuse, qui n'a refroidi ni l'ardeur de ses inclinations, ni la violence de ses antipathies.

1. Texte arabe, p. 17; Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, I, p. 381-388; Slane, *Catalogue*, p. 517-518, nᵒˢ 2871-2880.
2. Texte arabe, p. 18; cf. la traduction anglaise faite sur la version persane par J. Reynolds (London, 1858).
3. Slane, *Catalogue*, p. 530, nᵒ 2970.
4. Texte arabe, p. 4.
5. En arabe مَظَانّ, pluriel de مَظِنَّة ; *ibid.*, p. 16, l. 4.
6. *Ibid.*, p. 16.

Son horreur du convenu et de la banalité lui inspire des jugements sévères sur les auteurs qui cherchent à mettre en évidence leur style plutôt que leurs idées, sur les ouvrages dont il réprouve les élégances de mauvais goût[1]. Nous apprenons ainsi à connaître les livres que l'on copiait et que l'on lisait à Mauṣil, ceux qu'on y conservait dans les bibliothèques, ceux dont notre auteur y avait rencontré des exemplaires. Au Canon d'Avicenne il préfère, avec la plupart des médecins, le *Malakî*, que les pères devraient faire apprendre par cœur à leurs enfants, comme plus utile à leur éducation que les poésies réunies dans la *Ḥamâsa* d'Aboû Tammâm, que les Séances de Badî' az-zamân Al-Hamadhânî, que celles d'Ibn Al-Harîrî[2]. La parole de l'émir des croyants Ali, fils d'Aboû Ṭâlib, dans sa Voie de l'éloquence (*nahdj al-balâga*[3]), voici le vrai enseignement moral et religieux, dont l'éloquence est le moindre avantage; le *Yamînî*, voici un recueil de notices instructives sur des rois orientaux, rédigées, sinon par un sorcier, du moins par le plus habile et le plus éloquent des écrivains.

Si les bibliothèques de Mauṣil n'avaient pas fourni d'autres ressources à Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ pour sa rédaction hâtive et parfois désordonnée[4], il eût traité ces richesses avec le même dédain que le Canon d'Avicenne, la *Ḥamâsa* et les Séances. La Chronique de Ṭabarî, les Annales historiques, l'Histoire moyenne et les Prairies d'or de Mas'oûdî, les Décès des hommes illustres d'Ibn Khallikân ne sont pas cités expressément, mais ils devaient figurer au premier rang dans ces collections,de reconstitution récente après le sac des Mogols. C'est à eux que l'auteur fait allusion, lorsqu'il dit avoir étudié les biographies et les chroniques[5], toutes les chroniques[6]

1. Texte arabe, p. 17-19.
2. C'est ainsi que l'auteur des *Maḳâmât* est nommé *ibid.*, p. 401 et 413; cf. Sacy, *Les Séances de Hariri*, 2e éd., par Reinaud et J. Derenbourg, introduction, p. 3, 10-11.
3. Ḥâdjî Khalifa, *Lexicon bibliographicum*, VI, p. 406-409, n° 14114. Ce fut à Mauṣil probablement qu'Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ connut le commentaire en vingt volumes, récemment composé par 'Izz ad-Din 'Abd al-Ḥamid, fils d'Aboû 'l-Ḥadid; voir le texte arabe, p. 456.
4. *Ibid.*, p. 80.
5. *Ibid.*, p. 15 et 16.
6. *Ibid.*, p. 119.

même. Un contemporain de Mas'oûdî, encore plus profondément que lui imbu de l'esprit schî'ite, Aboû Bakr Moḥammad ibn Yaḥyâ Aṣ-Ṣoûlî, est à plusieurs reprises allégué comme une autorité par Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ, d'ordinaire muet sur la provenance de son exposé, mais que les Feuillets sur l'histoire des khalifes et des poètes, que surtout le Livre des vizirs, mis à sa disposition, ont dû intéresser plus vivement, grâce à la communauté des idées et des croyances[1]. Si la Chronique parfaite d'Ibn Al-Athîr n'est pas mentionnée dans le *Fakhrî*, l'anecdote sur l'historien Ibn Al-Athîr et sur son frère Madjd ad-Dîn, tous deux originaires de Djazîrat ibn 'Omar[2], ville située à proximité de Mauṣil, les quelques citations non déguisées[3], sans parler d'autres emprunts passés sous silence, démontrent que le *Kâmil at-tawârîkh* ne manquait pas à Mauṣil aux curieux d'histoire, indigènes ou passants. Aux dictionnaires classiques, *Al-'Ain, Djamhara, Ṣaḥâḥ*, Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ semble avoir préféré, pour ses recherches lexicographiques, un livre considérable, étendu, sur la science du langage, le *'Oubâb* « Flot débordant », par l'imâm Ḥasan ibn Moḥammad Aṣ-Ṣagânî. Ce dictionnaire inachevé étalait, je le suppose, ses vingt volumes[4] dans les armoires des bibliothèques, où Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ fut autorisé à travailler pendant son séjour forcé de Mauṣil.

Par quelles originalités se distingue l'ouvrage court et condensé qui fut improvisé dans ces conditions par le descendant d'Ali et d'Al-Ḥasan, impatient de se rendre à Tabrîz pour y conférer dans la résidence avec le sultan des Mogols, Gâzân Khân ? Les caractères distinctifs ressortissent tant au fond qu'à la forme.

Pour ce qui est de la conception, elle est franchement imprégnée d'un respect jaloux et ombrageux pour tout ce qui touche à l'émir

1. Texte arabe, p. 210, 250, 351, 360, 364; cf. Ibn An-Nadîm, *Al-Fihrist*, p. 150-151; Ibn Khallikân, *Biographical Dictionary*, III, p. 68-73; Hammer, *Literaturgeschichte der Araber*, IV, p. 507-508; F. Wüstenfeld, *Die Geschichtschreiber der Araber*, p. 37, n° 115. La Bibliothèque Nationale possède une copie moderne inachevée, faite en Perse, des feuillets relatifs au khalife 'Abbaside Ar-Râḍî Billâh. C'est le manuscrit coté 4836 du fonds arabe.

2. Texte arabe, p. 86-87.

3. *Ibid.*, p. 97, 291, 358.

4. *Ibid.*, p. 456; cf. Ḥâdjî Khalifa, *Lexicon bibliographicum*, IV, p. 179.

des croyants Ali et à sa « maison ». La vie du Prophète Moḥammad est omise comme étant celle d'un ancêtre dont on demeure très fier, sur lequel sont appelées à toute occasion les bénédictions et le salut d'Allâh[1], mais dont on redoute qu'il accapare l'attention et qu'elle soit détournée de son gendre Ali. Les « vicaires » du Prophète, les khalifes sont les objets d'articles très inégaux, mais Moḥammad lui-même est écarté de parti pris, parce qu'il deviendrait facilement un personnage encombrant. L'un de mes deux manuscrits s'est encore allégé, en sautant directement des considérations générales aux récits particuliers à Mouʿâwiya, le premier des Oumayyades, sans s'arrêter à « la dynastie des quatre », bien qu'elle comprenne Ali[2]. Mais c'est là une défectuosité de la copie, qui n'implique pas à la charge de l'auteur la moindre responsabilité.

Bien au contraire, son enthousiasme pour Ali admet si peu de partage que, excepté les quatre, parce qu'Ali en est le quatrième, excepté les Fâṭimides tant du Magreb que de l'Égypte, parce qu'ils sont des Alides, aucune autre des dynasties antérieures aux Mogols n'a trouvé grâce à ses yeux. Si quelques princes isolés ont eu le privilège d'être appréciés avec éloge ou du moins sans blâme, la partialité malveillante s'est étendue aux khalifes Oumayyades de Damas, aux khalifes ʿAbbasides de Bagdâdh, aux potentats Boûyides, ces parvenus qui « ont humilié les nations et avili le monde[3] », aux sultans Seldjoûḳides dont il salue la chute par un « Qu'Allâh soit exalté ![4] », poussé comme un cri de délivrance. Aucun de ces souverains n'a réalisé le type du « roi éminent[5] » personnifié dans Fakhr ad-Dîn ʿÎsâ, aucun n'a incarné les qualités du sultan parfait avant Gâzân Khân et ses prédécesseurs immédiats.

1. Dans la doxologie (texte arabe, p. 4), l'auteur emprunte, en se l'appropriant, l'épithète du Coran (VII, 156 et 158), « Moḥammad, le Prophète ignorant ». Une anecdote sur la prise de la Mecque par le Prophète est rapportée dans le texte arabe, p. 144-145.

2. Manuscrit 2442 de la Bibliothèque Nationale, fol. 57 r° et v°.

3. Texte arabe, p. 376.

4. *Ibid.*, p. 394.

5. *Ibid.*, p. 8, 15, 20, etc.

Les Oumayyades d'abord, les ʿAbbasides ensuite, ne sont que des usurpateurs ayant occupé le khalifat au détriment des Alides, ses possesseurs légitimes[1]. Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ se venge quelquefois par des brièvetés qui ressemblent à des réticences méprisantes. Le règne d'Al-Ḳâdir, « l'un des plus éminents parmi les khalifes[2] », dura quarante et une années. La notice qui le concerne n'occupe pas tout à fait une demi-page. Pas d'annexe, ni à son sujet, ni à propos des deux khalifes auxquels il a succédé, ni concernant les Boûyides qui accaparèrent le vizirat sous leurs règnes. De simples mentions, presque sans commentaires, voilà comment presque un siècle de l'histoire musulmane est parcouru à vol d'oiseau, sans qu'aucun détail soit détaché et mis en lumière, sans qu'aucune vue d'ensemble vienne en évidence[3].

On est d'autant plus étonné de cette abstention au sujet du vizirat pendant une période assez longue qu'Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ a partout ailleurs parlé avec ampleur du vizir et de ses fonctions, des vizirs et de leurs initiatives. Peut-être a-t-il manqué d'informations, Al-Moustakfî et son vizir As-Sâmarrî ayant été déposés en 334 de l'hégire (945-946 de notre ère) et Aṣ-Ṣoûlî, dont il suivait pas à pas l'Histoire des vizirs, étant mort en 335[4] (946-947). A partir d'Al-Ḳâim bi-amr Allâh, il a ressaisi d'autres documents, qui lui ont permis de renouer la trame interrompue de ses monographies sur les vizirs[5].

1. G. van Vloten, *Recherches sur la Domination arabe, le Chiitisme*, etc. (Amsterdam, 1894), p. 45 et 69.

2. Texte arabe, p. 391.

3. *Ibid.*, p. 390-392.

4. Ḥâdjî Khalîfa, *Lexicon bibliographicum*, I, p. 192, n° 242, et V, p. 168, n° 10606, ainsi que les citations de cette *Introduction*, p. 22, n. 1.

5. Je pense tout particulièrement, mais par conjecture seulement, à l'Histoire des vizirs, par le célèbre géographe Yâḳoût Al-Ḥamawî, mort le 20 ramaḍân 626 (12 août 1229) et à celle de Tâdj ad-Dîn Aboû Ṭâlib ʿAlî ibn Andjab de Bagdâdh, connu sous le nom d'Ibn As-Sâʿî, mort en ramaḍân 674 (février 1276). Cf. Yâḳoût, *Mouʿdjam*, I, p. 722; II, p. 181; Adh-Dhahabî, *Liber classium*, III, p. 63-64; Ḥâdjî Khalîfa, *Lexicon bibliographicum*, I, p. 192, n° 242; II, p. 156, n° 2336; V, p. 169, n° 10606; Wüstenfeld, *Die Geschichtschreiber der Araber*, p. 111, n° 310; 137-138, n° 354; du même, *Der Reisende Jácût als Schriftsteller und Gelehrter* (Göttingen, 1865), p. 4.

Car c'est là un point spécial où Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ est plus instruit et mieux renseigné que Ṭabarî, Mas'oûdî et Ibn Al-Athîr. Il semble s'être attaché à rehausser les vizirs pour abaisser les khalifes. Quels qu'aient été les mobiles de cette tendance, elle assure au *Fakhrî* une originalité réelle d'informations savantes, elle confère à l'historien une place à part parmi ses rivaux.

Les branches du vizirat se sont développées en tous sens, elles ont eu leur extension la plus grande à Bagdâdh sous le khalifat 'Abbaside[1], mais leurs racines plongent en Perse[2], dans le sol fécond, où a germé la semence de la révolution schî'ite. Un Alide tel qu'Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ, adepte fervent des idées schî'ites, concevait le vizirat comme une des forces du mouvement, d'où la pensée humaine était sortie, affranchie des liens par lesquels l'orthodoxie musulmane l'aurait asservie. Si la Perse vaincue n'était pas intervenue victorieusement, la science et la littérature arabes auraient été condamnées à la stérilité. La théologie de l'islamisme, la grammaire et la lexicographie de la langue arabe, l'histoire et la biographie, les chefs-d'œuvre littéraires eux-mêmes, ont dû leur essor et leur développement aux influences persanes qui ont transformé le vieil esprit sémitique, encore persistant dans ce qui a été sauvé des poésies antéislamiques.

Le plus ancien « vizir » dans la littérature arabe, c'est Aron, frère de Moïse, ainsi désigné dans le Coran[3]. Les Râfiḍites, ceux

1. Texte arabe, p. 206.

2. Max Enger, *Ueber das Vezirat*, dans la *Zeitschrift der deutschen morg. Gesellschaft*, XIII (1859), p. 240, le mot même y étant considéré comme d'étymologie arabe (*ibid.*, p. 241), presque identiquement avec notre texte, p. 206. Nœldeke soutient que le nom, aussi bien que la chose, est d'importation persane; cf. sa *Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sasaniden* (Leyden, 1879), p. 53, 444-445. Nœldeke s'étonne qu'un abstrait soit devenu un concret et suppose la suppression d'une terminaison adjective *pat*, de telle manière que *wazirpat* répondît au talmudique נויר פת. J'admets ce rapprochement, mais le mot sultan (سلطان) lui-même n'a-t-il pas été un abstrait signifiant « puissance », avant d'être devenu l'épithète d'un « puissant »? Voir *Coran*, III, 144; IV, 93, 143, 152; etc. *Az-Zimâm* n'exprime-t-il pas « l'intendance » et « les finances », avant d'être devenu le terme technique pour « l'intendant » d'un palais ?

3. *Coran*, XX, 30; XXV, 37.

dans l'hérésie desquels un lecteur a soupçonné Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ d'avoir été enrôlé, font descendre Aboû Bakr et ʿOmar du rang de khalifes à celui de vizirs[1]. Après la chute des Oumayyades, l'institution du vizirat par As-Saffâḥ, le premier des ʿAbbasides, a porté des fruits que son fondateur n'avait pas prévus. Ce vice-khalifat est devenu, par la force des choses, l'un des rouages les plus efficaces en vue de remédier à l'uniformité d'un khalifat héréditaire. La médiocrité de certains ʿAbbasides a été contre-balancée par les privilèges de ministres indépendants, qui les tenaient volontiers dans l'ignorance, ne leur laissaient que le nom et l'ombre du khalifat, les déposaient arbitrairement, s'ils osaient se montrer récalcitrants, enfin se substituaient à eux dans le droit d'ordonner et de défendre. Ce fut, par exemple, Ibn Mouḳla, vizir du sanguinaire Al-Ḳâhir, qui, en 322 de l'hégire (934 de notre ère), non content d'avoir destitué le khalife, lui fit crever les yeux qui « coulèrent sur ses joues », l'emprisonna et le réduisit à la mendicité[2]. Le rôle des vizirs fut rarement aussi cruel, celui des khalifes aussi misérable. Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ penche sans hypocrisie pour ceux-là au détriment de ceux-ci. Il ne s'étonne d'aucun effort tenté par les vizirs pour secouer la torpeur d'une dynastie, qui se laissait dépouiller, sans opposer de résistance, de ses possessions territoriales, de son autorité spirituelle et temporelle. La prédilection de l'auteur pour le vizirat donne une saveur toute particulière au *Fakhrî*, elle y a fait admettre nombre de faits qui ne se trouvent pas ailleurs, d'anecdotes qui ressuscitent des personnages oubliés et laissent deviner leurs aspects individuels, de renseignements authentiques jugés de moindre importance par les écrivains corrects, qui se souciaient avant tout d'équilibre strict et d'ordonnance parfaite, tandis que l'improvisation forcée du *Fakhrî* autorisait plus de liberté, plus de désordre[3], plus de laisser aller, plus d'inégalités, plus de longueurs[4], plus d'omissions, selon que la chute ou l'arrêt des neiges

1. Hughes, *A Dictionary of Islam*, p. 531 *a*.
2. Texte arabe, p. 375.
3. *Ibid.*, p. 80.
4. De même les « Longues histoires » d'un autre schiʿite Aboû Ḥanifa Ad-Dinawari, se composent de monographies « longues » et disproportionnées.

semblait devoir prolonger ou raccourcir la captivité de l'auteur, impatient de quitter Mauṣil pour se rendre à Tabrîz.

La langue est de même nature que les idées auxquelles elle sert d'expression : c'est une langue émancipée de toute contrainte, souple, pure, claire, d'une simplicité de bon aloi, qui paraît le contraire du style, qui est en réalité le style même. Quel merveilleux talent de conteur, avec un art qui se dissimule sous une apparence de reproduction sans apprêt, sans prétention, sans aucune recherche autre que celle de la vérité! Si le pittoresque est absent des descriptions, si le sentiment de la nature manque à Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ, comme à tous ses compatriotes, sa mise en scène des événements est juste, sa perspective ne meut pas tous les acteurs sur le même plan et il se dégage de l'action des images, avec des reliefs aux saillies habilement assorties. Les Mille et une Nuits et le Roman d'Antar ne présentent ni plus de variété, ni plus de naturel que le *Fakhrî*, si riche en anecdotes et en récits dialogués, dont la séduction et la grâce lui ont valu dans les écoles de l'Occident une clientèle sans cesse renouvelée de professeurs et d'élèves. Si la première section consacrée aux généralités ne se distingue point par une solution profonde des problèmes relatifs au sultanat et à la royauté, si la philosophie politique y paraît superficielle, empirique, dénuée d'idées générales, elle contient un recueil de réflexions aimables sur les devoirs et les droits des souverains, sur les devoirs et les droits des sujets, sur les qualités recommandables et blâmables chez les uns et chez les autres, d'applications bien choisies des règles posées, de leçons appuyées sur les hauts faits de l'élite des princes, sur laquelle il convient de se régler. L'unique ambition de l'auteur, c'est de fournir des conseils pratiques à ceux des rois et vizirs, ses lecteurs, qui ne peuvent pas s'en passer, tandis que son haut protecteur, le sultan des Mogols, Gâzân Khân, « par son intelligence puissante et par sa supériorité admirable, n'a besoin de recourir ni à ce livre, ni à d'autres livres semblables[1] ».

L'index de ce livre, que je réclamais en 1888 (*Revue critique*, II, p. 64), n'a pas encore paru à la date d'avril 1895.

1. Texte arabe, p. 19.

Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ a-t-il borné sa production littéraire au *Fakhrî*, ce manuel si instructif et si attrayant qui n'aurait jamais vu le jour sans les intempéries de janvier 1302 dans la région de Mauṣil, sans l'accueil réconfortant du roi Fakhr ad-Dîn ʿÎsâ, fils d'Ibrâhîm ? Je ne sais si l'avenir nous réserve la découverte d'autres ouvrages composés par ce narrateur si plein de verve et de charme, si rassurant par la probité de sa conscience historique. Actuellement, nous ne connaissons de lui qu'une seule citation, épave sans doute d'une Biographie de ses contemporains [1], et que trois vers insérés dans le *Fakhrî* [2], qui permettent de supposer qu'ils ont été insérés dans une collection formée à un moment donné, dans ce qu'on appelle un *dîwân*. Ce *dîwân* comprenait peut-être aussi des poésies en langue persane : car, si à deux reprises, Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ a cité celles des autres dans son volume [3], on peut en induire sans témérité qu'il possédait les deux idiomes. Peut-être les maniait-il alternativement et avons-nous plus de chance de rencontrer un jour quelque fragment de son œuvre dans le champ, moins défriché en certaines parties, de la littérature persane que sur le terrain savamment exploré de la bibliographie arabe.

III

L'ÉDITION

Les deux manuscrits, qui ont servi à l'établissement du texte, appartiennent au département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale. Ils ont été apportés de Constantinople et incorporés dans la Bibliothèque du roi, ainsi que nous l'apprend le vieux catalogue rédigé par le Maronite Joseph Ascari [4], prêtre syrien qui, le 19 décembre 1732, par lettre de M. le comte de Maurepas, avait été attaché à la Bibliothèque en qualité d'interprète en langue arabe et

1. Ibn Schâkir Al-Koutoubî, *Fawât bil-wafayât*, II, p. 19.
2. Texte arabe, p. 69 et 88.
3. *Ibid.*, p. 62 et 439.
4. *Catalogus Codicum manuscriptorum bibliothecæ regiæ Parisiensis*, I, (Parisiis, 1739, in-folio), p. 195 et 205.

syriaque[1]. L'acquisition est sans doute due au choix judicieux de l'abbé Sevin qui était parti le 1er septembre 1728 avec l'abbé Fourmont pour recueillir à Constantinople et dans le Levant des manuscrits orientaux destinés à la Bibliothèque du Roy, et qui poursuivit son voyage d'exploration jusqu'à son retour à Paris, le 7 août 1731[2]. Je soupçonne que nos deux exemplaires étaient compris dans l'un des envois successifs qui enrichirent les collections d'alors, mais les renseignements dont nous disposons ne fournissent point de détails assez explicites pour que l'hypothèse devienne certitude[3].

Manuscrit A. Le premier des deux manuscrits, celui qui dans l'annotation est désigné par la lettre A et qui passait longtemps pour unique, précédemment coté 895 dans l'ancien fonds arabe, porte aujourd'hui le numéro 2441 du fonds arabe[4]. Il a servi de base à mon édition, comme à l'édition antérieure de M. Ahlwardt, publiée alors qu'il était seul connu[5]. L'exemplaire est recouvert d'une reliure en maroquin rouge plein, aux armes du roi de France Louis XV, avec filets d'or autour des plats, tandis que le dos montre sur toute son étendue les *l* entrelacés et couronnés, enfermés dans six cartouches, où figurent encore des fleurs de lis aux quatre coins, ainsi que six étoiles symétriquement placées à droite et à gauche des monogrammes. Entre le cartouche le plus haut et le second, l'on a inscrit plus tard, à la place d'un septième

1. H. Omont, *La Bibliothèque du Roi au début du règne de Louis XV (1718-1736). Journal de l'abbé Jourdain, secrétaire de la Bibliothèque*, dans les *Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, t. XX (1893), p. 207-294; p. 65 du tirage à part. D'après M. Omont, le manuscrit français 13069, fol. 43-44, contient un « Mémoire des manuscrits arabes, dont M. Ascari a fait la notice dans la Bibliothèque du Roy » (1734-1735).

2. Léopold Delisle, *Le Cabinet des manuscrits*, I, p. 380-387; H. Omont, *La Bibliothèque du Roy*, p. 33, 46, 51, 55, 56.

3. Le manuscrit 5384 des nouvelles acquisitions françaises de la Bibliothèque Nationale est un recueil de documents sur la mission des abbés Sevin et Fourmont. Je n'y ai rencontré que des notices vagues, comme Histoire des Califes, Histoire des Ommiades et des Abassides (*sic*, au fol. 139), rien de précis qui permette une identification.

4. Baron de Slane, *Catalogue des manuscrits arabes de la Bibliothèque Nationale*, p. 427-428.

5. Gotha, 1860, in-8°.

cartouche semblable, recouvert d'un cuir disparate lors d'une réparation : *Tarykh aldouel*. Le manuscrit, sur papier, mesure 24 centimètres en hauteur sur 16 en largeur. Le nombre des feuillets est de 308[1], avec 13 lignes fort espacées à la page. L'écriture orientale, d'une égalité qui ne se dément jamais, s'y étale avec un luxe de vocalisation surabondante, qui, au moment des difficultés, s'appauvrit parfois jusqu'au manque du nécessaire.

Ce manuscrit est-il autographe ? La régularité matérielle de la calligraphie s'opposerait déjà à ce qu'on fût autorisé à la considérer comme l'original d'un livre, qui aurait été continué d'un bout à l'autre, sans changements et sans ratures. Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ l'a-t-il lui-même mis au net d'après son brouillon ou bien l'a-t-il fait copier, sous sa surveillance, au fur et à mesure qu'il l'écrivait avec précipitation ? La teneur de la souscription[2] s'accommoderait de l'une et de l'autre exégèse. Or, cette souscription n'est pas de la même main que les onze lignes placées juste au-dessus ; mais, par contre, elle ressemble d'une manière indiscutable aux quelques notes et aux rares corrections placées à la marge de l'exemplaire. Je me déclare donc convaincu que Silvestre de Sacy[3] a eu raison d'attribuer l'écriture du manuscrit à un copiste exact et scrupuleux, travaillant sous la direction de l'auteur, celui-ci n'ayant eu le temps que de tracer avec son *ḳalam* des rectifications sur un petit nombre de passages, et s'étant contenté d'apposer, à la fin, son visa, comme une garantie d'authenticité, en ces termes :

« L'auteur a terminé la composition et les soins apportés à cette copie dans une période qui a commencé avec le dernier djoumâdâ de l'année 701 et qui s'est terminée le cinq schawwâl de l'année susdite, à Mauṣil la Bossue. Ceci est son écriture ; qu'Allâh lui soit indulgent ! »

1. Pour arriver aux 311 feuillets du *Catalogue*, il faut y comprendre le bulletin, rédigé en latin et signé de Joseph Ascari, un feuillet de traduction française, enfin la première page d'une Table des Matières que j'attribue à Michel Aṣ-Ṣabbâg.

2. Texte arabe, p. 458, où j'ai substitué الآخرة à الآخر du manuscrit ; cf. Ahlwardt, *Elfachri*, p. xv.

3. Silvestre de Sacy, *Chrestomathie arabe* (2e éd.), 1, p. 32.

Dans un passage du manuscrit[1], le copiste a pris la parole pour son compte en faisant des souhaits en faveur de celui dont il transcrit le livre : « Puisse Allâh rendre sa situation prospère et la garder de tout désarroi ! » Voilà une façon de s'exprimer que l'on ne saurait employer en parlant de soi-même, qui ne peut être appliquée qu'à un supérieur en manière d'hommage.

Avant de quitter ce manuscrit, je voudrais rappeler les aventures du frontispice. Rogné, séparé du volume, usé, il menaçait ruine, lorsque les restaurateurs, pour le sauver, le couvrirent d'un feuillet blanc, sous lequel le titre disparut. On agit peut-être sagement dans l'intérêt de la première page, mais les érudits européens furent déroutés, jusqu'à ce que le faux Fakhr ad-Dîn fût dépossédé au profit du vrai Ṣafî ad-Dîn Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ. Mon professeur, M. Reinaud, qui a pris en main la réparation de l'injustice, dont Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ était victime, a deviné son surnom honorifique de Ṣafî ad-Dîn, presque effacé dans l'état de détérioration du frontispice[2]. Je crois y lire : الفخرى فى الاداب السلطانيه والدول الاسلاميه تأليف صفىّ الدين محمد بن علىّ بن طباطبا المعروف بابن الطقطقى تجاوز الله عنه. « Le Fakhrî, sur les qualités sultaniennes et les dynasties musulmanes, œuvre de Ṣafî ad-Dîn[3] Moḥammad, fils de ʿAlî, connu sous la désignation d'Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ ; puisse Allâh lui être indulgent ! »

Manuscrit B. Le second manuscrit, celui que je désigne par la lettre B, s'est rencontré sur ma route, alors que ma bonne fortune m'avait fait associer aux études préparatoires pour le catalogue, alors en préparation, provisoirement terminé, de notre fonds arabe[4]. Je me hâtai de signaler cette petite trouvaille à ceux qu'elle pouvait

1. Texte arabe, p. 69.

2. Reinaud et J. Derenbourg, *Les Séances de Hariri*, II (1853), introduction, p. 10, n. 5 ; H.-E. Beauvois, dans Hœfer, *Biographie universelle*, XVII (1858), p. 23, d'après des notices dues à Reinaud ; Ahlwardt, *Elfachri*, p. XXIX-XXX.

3. En reproduisant ce titre en tête de mon édition, j'ai omis Ṣafî ad-Dîn, que je n'avais pas encore aperçu.

4. Slane, *Catalogue des manuscrits arabes*, p. 715, n[os] 4502-4505. Cf. l'Avertissement de H. Z., p. III.

intéresser[1]. Le manuscrit, qui occupait autrefois le numéro 982 de l'ancien fonds arabe, a été rapproché de son similaire dans le nouveau Catalogue, où il a reçu la cote 2442. La reliure en maroquin bruni, endommagée et rapiécée aux extrémités, a une bordure en forme de festons et, aux quatre coins ainsi qu'au milieu, des ornements composés de grains dorés, symétriquement ordonnés, de style levantin analogue au style italien. La copie est sur papier et mesure 17 centimètres en hauteur sur 12 centimètres en largeur. Les feuillets sont au nombre de 57, avec 13 lignes à la page. L'écriture orientale n'a pas un aspect arabe d'une pureté sans mélange ; son allure allongée reflète le voisinage et l'influence de la Perse. Peu de voyelles, pour la plupart inutiles.

On lit sur le frontispice, à découvert cette fois : مختصر فى التأريخ يشتمل على فصلين كوامل الفصل الاوّل من التأريخ ، تأليف السيّد الاجلّ الأوحد الحسيب النسيب العلّامة النسّابة نقيب النقباء سيّد الفضلاء صفىّ الحقّ والملّة والدين محمّد بن علىّ بن علىّ الحسنى المعروف بابن الطقطقى « Abrégé historique, comprenant deux sections complètes. Section première de l'Histoire[2], œuvre du descendant l'Al-Ḥasan, le très illustre, l'unique, le considéré, le noblement apparenté, le très savant, le parfait généalogiste, le surintendant des Alides, le chef des hommes les plus éminents, Ṣafî ad-Dîn Moḥammad, fils de ʿAlî, fils de ʿAlî, le Ḥasanite, connu sous l'appellation d'Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ. »

Le volume s'ouvre par une très courte doxologie, substituée à la longue préface que j'ai publiée d'après le manuscrit A[3]. Le reste de la section première vient ensuite, avec des lacunes et des interversions sans importance, avec des variantes, dont quelques-unes ont profité à mon édition[4]. Ce n'est pas un *Abrégé du Fakhrî* que j'aurais dû dire, mais la *Section première du Fakhrî* ou encore *de*

1. Hartwig Derenbourg, *Un Abrégé du Fakhrî*, dans le *Journal asiatique* de 1867, II, p. 359-361.

2. C'est-à-dire de l'Histoire royale; cf. plus haut, p. 18, et plus loin, p. 33.

3. Texte arabe, p. 1-14; voir la doxologie, p. 14, note 1.

4. L'inventaire de ces variantes a été dressé pour mon usage personnel

l'Histoire royale, comme l'ouvrage est nommé dans la souscription suivante (fol. 57 r°) : تمّ الفصل الأوّل من كتاب التأريخ الملكىّ على يد العبد (ms. العبيد) الفقير الى الله تعالى سعيد بن ابراهيم بن سعيد بن سالار البغداذىّ (ms. البغدادى) القارىّ (ms. العارى) تولّاه الله تعالى وذلك فى سنة احدى عشرة وسبع مائة الهلاليّة. « Est achevée la section première du livre intitulé : L'Histoire royale, copié par le serviteur, le pauvre qui se confie en Allâh le Très Haut, Saʿîd, fils d'Ibrâhîm, fils de Saʿîd, fils de Sâlâr, le Bagdâdhien, natif de Ķâr[1] (?) ; puisse Allâh le Très Haut le patronner ! La copie a été exécutée dans l'année lunaire 711[2]. » L'exemplaire n'est donc que de dix années postérieur à la composition de l'ouvrage. Son indépendance de notre manuscrit A prouve que, dans l'intervalle, les copies avaient dû se multiplier parmi les populations schîʿites. Pourquoi cet exemplaire, sauvé parmi tant de copies disparues, nous est-il parvenu dans un état si défectueux ?

Une seule page de la seconde section a été conservée, sans préambule aucun et sans la moindre parcelle du long morceau consacré à la « dynastie des quatre[3] ». Le début du chapitre sur Mouʿâwiya, le premier khalife Oumayyade, se trouve au verso du feuillet qui termine la section première. Le manuscrit s'arrête brusquement ensuite au milieu d'une phrase.

L'accession du second manuscrit, qui se rapporte seulement aux pages 15-100 de mon édition, justifiait-elle suffisamment mon intention de publier à nouveau le texte arabe, donné une première fois dans son entier par un maître tel que M. Ahlwardt ? Je n'y aurais certes point songé[4], si l'amélioration eût été limitée aux pages

par mon excellent élève, M. Marcel Vilbert, drogman près l'ambassade de France à Constantinople.

1. Si ma transcription est exacte, le copiste, établi à Bagdâdh, serait né à Ķâr, bourg situé dans la banlieue de Rayy. Sur cet endroit, voir Yâķoût, *Mouʿdjam*, IV, p. 12 ; Barbier de Meynard, *Dictionnaire géographique de la Perse*, p. 434.

2. 1311-1312 de notre ère.

3. Plus haut, p. 23.

4. En 1885, dans la première édition de ma *Chrestomathie élémentaire*, (p. VIII), j'annonçais « une traduction française » ; en 1892, lors de la deuxième

initiales, aux prolégomènes. C'est en effet la portion la moins remarquable du livre, dont l'auteur se meut plus à l'aise dans la narration des faits particuliers que dans la déduction des règles générales. Si, dans ces conditions en apparence peu favorables, je me suis cependant décidé à rééditer le *Fakhrî*, c'est que la collation minutieuse, sans document inédit, de l'exemplaire qui avait été utilisé par mon devancier, a donné des résultats inattendus et permis de récolter une moisson riche de corrections précieuses, c'est que M. Ahlwardt s'est désintéressé d'une révision nécessaire pour consacrer tous ses labeurs et toutes les ressources d'une érudition aussi vaste que sûre à son admirable Catalogue des manuscrits arabes de Berlin[1]. Le plus souvent, c'est au manuscrit lui-même, relu avec plus d'attention, que je me suis adressé pour y rechercher ce qui avait échappé jadis à un examen peut-être trop rapide. Parfois aussi, je me suis, avec une indépendance critique, affranchi de sa tutelle, en rejetant des leçons provenant d'erreurs manifestes, en particulier de certaines confusions entre les noms propres. Je ne me suis permis aucun de ces changements sans le signaler dans une note placée au-dessous du passage rectifié. Grâce à ces tentatives d'améliorations, je n'hésite pas à dire que mon édition, par là même qu'elle est la seconde et qu'elle s'appuie sur le fondement solide de la première, réalise un progrès, et j'espère ne pas être taxé de présomption par les juges compétents, si je prétends offrir un texte à peu près correct à mes confrères arabisants et à la jeunesse studieuse.

édition, je disais préparer « une édition nouvelle du texte et une traduction française ». Voici le texte qui paraît; quant au projet de traduction, il est définitivement abandonné en ce qui me concerne.

1. W. Ahlwardt, *Verzeichniss der arabischen Handschriften der Königlichen Bibliothek zu Berlin*, 6 volumes in-4° publiés, Berlin, 1887-1894; cf. W. Ahlwardt, *Verzeichniss arabischer Handschriften der Königlichen Bibliothek zu Berlin aus den Gebieten der Poesie, schöner Litteratur, Litteraturgeschichte und Biographik*, Greifswald, 1871, in-8°; du même, *Kurzes Verzeichniss der Landberg 'schen Sammlung arabischer Handschriften*, Berlin, 1885; *Kurzes Verzeichniss der Glaser 'schen Sammlung arabischer Handschriften*, Berlin, 1887.

IV

LA BIBLIOGRAPHIE

« Quiconque a étudié l'arabe, a dit le regretté Jules Mohl[1], connaît l'extrait d'une Histoire du khalifat, intitulée *Al-Fakhrî*, par lequel M. de Sacy commence sa *Chrestomathie arabe*, et l'on se rappelle certainement avec plaisir la manière aisée, élégante et agréable de raconter de l'auteur. » M. de Sacy, qui avait découvert ce texte et lui avait donné droit de cité dans l'enseignement public, a été suivi par des générations de professeurs, qui, par toute l'Europe, à son exemple, ont adopté le *Fakhrî* comme livre d'explication; les générations successives d'élèves se sont instruites et diverties, grâce à cet instrument parfait, mis au service de la pédagogie.

Voici, par ordre chronologique, l'énumération, aussi complète que possible, de ce que j'ai pu atteindre parmi les publications renfermant des emprunts au *Fakhrî*. Les comptes-rendus ont été omis de parti pris. La mention des fragments a été accompagnée de l'identification avec les pages correspondantes de mon édition, citée sous la rubrique Ed. pour la circonstance.

1806. M. le Baron Silvestre de Sacy, *Chrestomathie arabe*, Paris, 1806, 3 vol. in-8°, I, texte, p. 2-73; II, traduction française, p. 1-66, 404-410. Ed., p. 263-291; 448-455; 35-42.

1816. *Extrait de l'Histoire des dynasties attribué à Fakhr-eddin Razy*, traduction française, par M. A. Jourdain, dans les *Fundgruben des Orients*, Wien, 1809-1818, 6 vol. in-fol., V, p. 28-40. Ed., p. 186-204. M. Amable Jourdain dit avoir traduit pour son agrément la plus grande partie du reste. Voir son article Fakhr eddyn-Razy, dans Michaud, *Biographie universelle*, 2e éd., XIII, p. 339.

1823. G. W. Freytag, *Lokmani Fabulæ et plura loca ex codicibus maximam partem historicis selecta*, Bonnæ, 1823, in-8°, p. 23-33. Ed., p. 101-117.

1. Jules Mohl, *Vingt-sept ans d'histoire des études orientales* (Paris, 1879-1880, 2 vol. in-8°), II, p. 326.

1826. M. le Baron Silvestre de Sacy, *Chrestomathie arabe*, seconde édition, corrigée et augmentée, Paris, 1826-1827, 3 vol. in-8°, I, texte, p. 2-49; traduction française, p. 1-92. Ed., p. 263-291; 448-455; 35-42.

1828. D. R. Henzius, *Fragmenta arabica*, Petropoli, 1828, in-8°, p. 1-104. Ed., p. 101-142.

1832. A. Boldyref, *Chrestomathie arabe*, Moscou, 1832, in-8° (titre et préface en russe), p. 22-70. Ed., p. 263-291; 448-455. Reproduit d'après la *Chrestomathie arabe* de Silvestre de Sacy.

Mars 1834. G. W. Freytag, *Chrestomathia arabica grammatica historica*, Bonnæ, 1834, in-8°, p. 84-96. Ed., p. 20-35.

Août 1834. J. Humbert, *Arabica Chrestomathia facilior*, I (un.), Parisiis, 1834, in-8°, p. 88-101; 253-260. Ed., p. 267-274; 282-291; 448-455; 37-38. Reproduit d'après la *Chrestomathie arabe* de Silvestre de Sacy.

1846. Cherbonneau, *Histoire des khalifes Abbasides Al-Amin et Al-Mâmoun...* par Mohammed-ben-Ali-ben-Thabathéba, connu sous le nom d'Ibn-Thafthafa ابن طقطقى, traduite en français et précédée d'une critique historique, dans le *Journal asiatique* de 1846, I, p. 297-359 (avec le texte arabe). Ed., p. 291-316.

1846. Cherbonneau, *Histoire du khalife Abbaside Al-Mo'tassem* (texte arabe et traduction française), dans le *Journal asiatique* de 1846, II, p, 316-338. Ed., p. 316-324.

1847. Cherbonneau, *Histoire des khalifes Al-Ouâciq, Al-Moutewakkel et Al-Mountasir* (texte arabe et traduction française), dans le *Journal asiatique* de 1847, I, p. 134-147. Ed., p. 324-329.

1853. *Les séances de Hariri*, publiées en arabe avec un commentaire choisi par Silvestre de Sacy. Deuxième édition par Reinaud et J. Derenbourg, Paris, 1849-1853, 2 vol. in-4, II, Introduction à la nouvelle édition, p. 10-11. Ed., p. 401.

1860. *Elfachri. Geschichte der islamischen Reiche vom Anfang bis zum Ende des Chalifates* von Ibn eththiqthaqa. Arabisch. Herausgegeben von W. Ahlwardt. Gotha, 1860, in-8°, LXVI et 390 pages de texte arabe.

1867. Hartwig Derenbourg, *Un abrégé du Fakhrî*, dans le *Journal asiatique* de 1867, II, p, 359-361.

1870. W. Wright, *An Arabic Reading-Book*, I (un.), London, 1870, in-8°, p. 64-72. Ed., p. 281-290. Publié d'après Sacy et Ahlwardt.

1882. Bollig, *Brevis chrestomathia arabica in usum scholarum*, Roma, 1882, p. 77-82. Ed., p. 279-283; 284-287. Reproduit d'après Sacy, *Chrestomathie arabe*. « Ex Fakhr-eddin Historia dynastiarum. »

1883. Les PP. J.-B. Belot et A. Rodet S. J., *Noukhab al-moulaḥ, Chrestomathie arabe*, Beyrouth, 1883-1884[1], 5 sections en 2 tomes in-8°, I, II, p. 50-76. Ed., p. 263-291; 448-455. Reproduit d'après Sacy et Ahlwardt.

1883-1884. Le P. L. Cheikho S. J., *Madjânî al-adab* ou *Fleurs de la littérature arabe*. Beyrouth, 1883-1884[2], 6 vol. petit in-8°; I, p. 18, 20, 44, 67, 122, 125-126, 133-134; II, p. 109, 127, 130, 174; III, p. 140-141; IV, p. 168; V, p. 298-299, 314. Ed., p. 4, 29, 83, 265, 324, 294-295, 306-307, 72-73, 68, 5, 443, 6, 313-314, 201-204 et 209-210; 335-337, 341-343, 348-349, ces trois derniers passages réunis, avec de grandes coupures.

1885. Hartwig Derenbourg et Jean Spiro, *Chrestomathie élémentaire de l'arabe littéral*, Paris, 1885, in-12, p. 12-13. Ed., p. 146.

1892. Hartwig Derenbourg et Jean Spiro, *Chrestomathie élémentaire de l'arabe littéral*, 2e éd., Paris, 1892, in-12, p. 12-13. Ed., p. 146.

1895. *Al-Fakhrî. Histoire du khalifat et du vizirat, depuis leurs origines jusqu'à la chute du khalifat ʿAbbaside de Bagdâdh* (11-656 de l'hégire = 632-1258 de notre ère), *avec des prolégomènes sur les principes du gouvernement*, par Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ. Nouvelle édition du texte arabe, par Hartwig Derenbourg, Paris, 1895, in-8°. Forme le fascicule 105 de la Bibliothèque de l'École pratique des Hautes-Études (section des sciences historiques et philologiques).

1895. Hartwig Derenbourg, *Introduction au Fakhrî d'Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ*. Extrait, tiré à petit nombre, du précédent ouvrage.

1. C'est du moins la date inscrite sur mon exemplaire.
2. Même réserve sur la date indiquée.

Ce livre contient, en dehors du texte arabe, de l'introduction et d'une table des matières, donnant la chronologie des khalifes et la liste de leurs vizirs, un double index des noms propres : noms d'hommes, de femmes, de dynasties et de livres; noms de pays, de peuples, de tribus et de religions. La confection de ces outils pratiques m'a été rendue possible, grâce à la collaboration de mon ami M. J. Broydé, l'un de mes élèves les plus distingués, dont la compétence sera bientôt affirmée par une édition du texte arabe et par une traduction française des Notions de l'âme, œuvre du philosophe juif, qui vivait en Espagne au XIe siècle de notre ère, Baḥyâh, fils de Yôsêf, Ibn Peḳoudâh.

Je me sens lié par une non moindre dette de reconnaissance envers mon imprimeur, M. Louis Marceau, qui a eu l'audace d'installer une imprimerie orientale à Chalon-sur-Saône, et dont le personnel, sous sa direction, s'est montré capable de faire de la besogne excellente, comme ce livre en est la preuve, comme je me plais à l'attester.

Paris, ce 11 avril 1895.

CHALON-SUR-SAONE, IMP. FRANÇAISE ET ORIENTALE DE L. MARCEAU

CHALON-SUR-SAONE, IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE DE L. MARCEAU.

